

Jeffrey Brison. *Rockefeller, Carnegie, and Canada: American Philanthropy and the Arts and Letters in Canada*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2005, 261 p.

Paul Litt

Volume 10, numéro 2, printemps 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1023311ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1023311ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Litt, P. (2010). Compte rendu de [Jeffrey Brison. *Rockefeller, Carnegie, and Canada: American Philanthropy and the Arts and Letters in Canada*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2005, 261 p.] *Mens*, 10(2), 107–110.
<https://doi.org/10.7202/1023311ar>

prise de constater qu'autant d'idéaux pour lesquels elle luttait sont aujourd'hui réalisés, même si, évidemment, nous sommes loin de vivre en anarchie.

Le livre est également riche en informations sur l'histoire de Montréal, cette ville où se trouvent la plupart des scènes discutées, parfois d'une très grande précision quant à l'emplacement des librairies, des rassemblements et des restaurants ou bars où se retrouvaient les anarchistes pour discuter de leur vision du monde. Ce livre pourrait même inspirer des visites guidées du Montréal anarchiste au collectif d'animation urbaine L'Autre Montréal. On retiendra aussi l'importance des fractures linguistiques et religieuses, qui influencent ou déterminent la sphère d'influence de l'anarchisme et ses limites. Enfin, l'apport de l'anarchisme dans les luttes populaires est très bien présenté – surtout en ce qui concerne les mobilisations pour des conditions de vie plus décentes –, dans l'initiative d'organiser des manifestations du 1^{er} Mai à Montréal, dans la mise sur pied de lieux d'éducation populaire et de comités syndicaux très revendicateurs et dans la proposition de faire éclater les normes artistiques.

— Francis Dupuis-Déri
Département de science politique
Université du Québec à Montréal

Jeffrey Brison. *Rockefeller, Carnegie, and Canada: American Philanthropy and the Arts and Letters in Canada*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2005, 261 p.

Si les histoires de la culture canadienne du début du xx^e siècle n'ont pas manqué de souligner le soutien des fondations Carnegie et Rockefeller, elles ne l'avaient encore jamais considéré dans toute son ampleur. L'importante étude de Jeffrey Brison corrige cette lacune historiographique. Basée sur des recherches menées dans les archives

des fondations, elle nous offre à la fois une vue d'ensemble révélatrice de l'intense activité de celles-ci au Canada et une réflexion provocante concernant leurs effets.

Brisson commence avec l'établissement des fondations par leurs bienfaiteurs sans scrupules (*robber-baron benefactors*), mais c'est surtout la période qui suit la Première Guerre mondiale qui l'intéresse, quand des gestionnaires professionnels en prirent le contrôle et conçurent des programmes de financement ayant pour but d'ouvrir les arts et lettres aux principes modernes de gestion rationalisée. Les activités de ces fondations états-uniennes se développèrent en sol canadien comme autant d'excroissances des programmes maison, profitant en cela des ressemblances entre les deux pays et du mépris, à la fois généreux et arrogant, des frontières politiques.

Des années 1920 aux années 1950, les deux fondations ont soutenu un nombre impressionnant de projets au Canada. Donnant leur préférence au financement des universités, elles ont promu quelques centres nationaux d'excellence dans l'espoir que ceux-ci exerceraient un effet d'entraînement sur les autres institutions. Les bourses d'études supérieures qu'elles accordèrent ont permis de former un noyau d'artistes, de fonctionnaires culturels et de chercheurs dans le domaine des sciences humaines et sociales. Les musées et galeries clés ont bénéficié de généreuses subventions. Les échanges universitaires, comme celui qui mena le sociologue de l'Université de Chicago Everett C. Hughes à l'École des sciences sociales de l'Université Laval dans les années 1940, ont stimulé le développement des contacts outre-frontières et celui d'un corps de chercheurs plus cosmopolite.

La conférence de Kingston de 1941, qui déboucha sur la création de la Fédération des artistes canadiens, fut en grande partie conçue et financée par la Fondation Carnegie. Des intellectuels canadiens de pointe tels Harold Innis, Georges-Henri Lévesque et Donald Creighton reçurent des budgets de recherche et d'enseignement, tantôt par le truchement de mégaprojets, comme l'étude des relations canado-états-uniennes commanditée par le Carnegie Institute for International Peace dans les années 1930, à d'autres moments par

des subventions directes à ceux que les fondations considéraient comme les plus brillants Canadiens. Les fondations contribuèrent finalement à mettre sur pied le Conseil canadien de recherche en sciences sociales et le Conseil canadien de recherches sur les humanités, et en firent les représentants de leur philanthropie au Canada.

La contribution durable des fondations fut la création d'une infrastructure organisationnelle pancanadienne pour la culture. Le fait que le nationalisme canadien, en croissance dans la foulée de la Seconde Guerre mondiale, fût nourri de références étrangères embarrassait de plus en plus l'élite culturelle canadienne. La mobilisation en faveur d'un mécénat d'État qui en a résulté déboucha, après beaucoup de politicaillerie et d'incertitude, sur la création du Conseil des arts du Canada en 1957.

Brisson inscrit ce désir des fondations de gérer rationnellement la culture dans une vaste « quête de l'ordre » de la part des élites d'une société que le capitalisme industriel recomposait en profondeur au même moment. Tout réformistes qu'ils fussent, les gestionnaires des fondations étaient davantage mus par le désir de re-former la société d'une manière qui maintint les intérêts socioéconomiques dominants que par les idéaux de liberté et de démocratie. Cet argument hégémonique est recevable et a maintes fois été soutenu avec force par les historiens un peu partout, mais, dans ce cas-ci, il s'agit plus d'un revêtement théorique que d'une démonstration intégrée. Par ailleurs, les archives exploitées aux fins de cette étude en disent long sur la gestion du financement provenant des fondations, mais beaucoup moins sur ses intentions idéologiques et ses effets. La démonstration de l'auteur suggère, en effet, que les fondations se sont montrées remarquablement « détachées » dans leurs relations avec leurs bénéficiaires canadiens. Les deux organismes philanthropiques ont financé des études sur l'unicité du Québec en tant que région, soutenu le développement de la thèse laurentienne de Creighton et donné corps à des organismes conçus en fonction de l'espace national canadien plutôt qu'en fonction de l'espace nord-américain.

Ces fondations contribuèrent très nettement à organiser, au Canada, la culture dans une perspective nationale, comme elles l'avaient fait aux États-Unis, et, ce faisant, communièrent avec les élites canadiennes dans une sorte d'esprit moderniste au sujet de la nature du progrès culturel. Cela dit, en l'absence de données supplémentaires concernant les valeurs et les objectifs de ces fondations, on ne peut conclure avec certitude que ce processus visait à renforcer l'ordre capitaliste libéral. La culture aurait aussi pu être vue comme un moyen de faire contrepoids aux valeurs dominantes de cet ordre libéral.

Ce que Brison parvient à démontrer de façon convaincante, ce sont l'apport des fondations à l'organisation de la culture canadienne sur le plan national et l'adoption d'une politique de mécénat de la part du gouvernement fédéral. Il s'agit d'une contribution majeure à nos connaissances dans ce domaine. Brison note l'ironie à l'effet qu'un secteur si étroitement associé à l'identité et à la souveraineté soit à ce point redevable à l'inspiration et à la générosité de fondations états-uniennes. Les récits nationalistes qui présument que l'identité canadienne a pris corps en opposition à ce que représentaient les États-Unis devront désormais raffiner et nuancer leur analyse de la résistance des Canadiens à l'influence de leurs voisins du sud. Un autre apport de cet ouvrage – que l'auteur note au passage, mais qu'il ne développe pas en raison de contraintes inhérentes à son projet – concerne la manière dont l'ordonnancement de la culture qu'il décrit privilégia le national et le professionnel aux dépens du local et de l'amateur. De notre point de vue postmoderne, le moment moderniste de l'histoire culturelle du Canada apparaît de plus en plus, selon Brison, n'avoir été qu'une étoile filante.

— *Paul Litt*
Département d'histoire
Carleton University